

Montgobert, le Général Leclerc et les Bonaparte ⁽¹⁾

L'histoire de Montgobert, qui constitue un des points d'attraction les plus fréquentés du Valois, est riche de souvenirs, mais ne seront envisagés ici que ceux qui concernent le général Leclerc, Pauline et les descendants des Bonaparte.

Le château domine le village dont on a pu dire qu'il était à trois étages : en bas, le ru de Retz, l'étang, le moulin, les prairies, au-dessus l'église, le village lui-même, quelques potagers, enfin, tout-à-fait en haut, sur le plateau de la colline, le château entouré de son parc qui domine la vallée.

Le village a été fondé au milieu du XII^e siècle par le leude franc Godbert qui lui donna son nom et dans les chartes de l'époque, on retrouve déjà mentionnés les noms de Mons-Gomberte, puis quelques décennies plus tard de Mongombert.



Le premier seigneur de Montgobert connu, Jean, participa sous Philippe-Auguste à la conquête de la Normandie sur Jean-sans-terre, puis à la bataille de Bouvines, sous la bannière du Sire de Coucy.

A la fin du quatorzième siècle, par le mariage de Marguerite de Clermont, dame de Montgobert, le château passa dans la famille de Nicolas, seigneur de Menou. Son fils Jean, chambellan de Charles VI devint seigneur de Menou et de Montgobert.

En 1474 la terre fut vendue à Robert de Malortie, seigneur de Montgobert et de Villers-Hélon et trente ans plus tard à François de Barbençon. Une de ses filles, Marguerite, devait épouser le 15 juillet 1519, Robert de Joyeuse. Celui-ci appartenait à la branche cadette de la famille dont la branche aînée fournit à la France de nombreux maréchaux et est restée célèbre par Anne de Joyeuse, un des mignons d'Henri III, qui fut duc, pair et Grand-Amiral de France. Cette famille conserva le château jusqu'en 1762, date à laquelle il fut acquis par un notaire de Paris, Antoine-Pierre Desplasses.

Montgobert n'avait jamais possédé de château-fort, mais, sur l'emplacement de l'actuelle cour d'honneur, une maison forte de trente mètre sur vingt, entourée de fossés, capable de résister à un coup de main, mais non pas à un siège en règle.

En 1768, Desplasses fit raser le vieux manoir et entreprit de construire un château aux lignes sobres mises à la mode par

(1) Les documents inédits rapportés sont dus à l'obligeance de Monsieur Napoléon Suchet, comte d'Albuféra et proviennent des archives du château de Montgobert.

Gabriel. Avec un étage de moins c'était le château actuel. Il était entouré de jardins, de cours immenses, de basses-cours et d'une ferme magnifique. On ignore le nom de l'architecte qui conçut cet ensemble harmonieux terminé en 1775.

Après le château, Desplasse s'attaqua au jardin, mais il ne put jouir longtemps du beau domaine d'agrément qui lui avaient valu vingt années d'effort. Il mourut en mars 1785. Son fils aîné, Antoine-Pierre-Guillaume vendit le château le 26 mars 1791 à Louis-Nicolas Clément de Malleran, titulaire de la chaire de droit français à l'Université de Paris et secrétaire du Roi. Il mourut à Paris le 4 Messidor an II (22 juin 1794) laissant sa fortune et les dix-sept fiefs qui relevaient de la seigneurie de Montgobert à ses vingt neveux et petits-neveux.

C'est un an avant le coup d'état de Brumaire, le 19 Vendémiaire an VIII (10 octobre 1798) que Victoire-Emmanuel Leclerc, général de brigade, devint propriétaire du domaine de Montgobert.

C'est avec lui que la famille Bonaparte et ses descendants allaient devenir possesseurs du château.

VICTOIRE-EMMANUEL LECLERC

Fils d'un marchand de farine, conseiller du roi au grenier à sel de Pontoise, Victoire-Emmanuel Leclerc naquit dans cette ville le 17 mars 1772. Son père, riche propriétaire de nombreux moulins, faisait un commerce considérable. Il donna une éducation brillante à son fils, mais la révolution qui venait d'éclater détermina chez le jeune homme une vocation guerrière. L'Assemblée Nationale ayant décrété en 1791 la formation de bataillons de volontaires, Leclerc fut l'un des premiers à s'enrôler. Il avait alors 19 ans. Son intelligence attira rapidement l'attention de ses supérieurs et, deux ans plus tard, il était déjà capitaine.

Au siège de Toulon, âgé de moins de 21 ans, Leclerc fut investi des fonctions de chef de l'Etat-Major d'une des divisions chargées du siège. Le représentant du peuple, Paul Barras, témoigne « de la bravoure et de l'intelligence déployées par le jeune officier ».

C'est là qu'ayant enlevé à l'assaut le fort Faron, clef de la position anglaise, il fut remarqué par Bonaparte et c'est à lui qu'échut l'honneur de porter à Paris la nouvelle de la prise de Toulon. Devenu très vite général de brigade, Leclerc fut envoyé à l'armée des Ardennes et participa à la bataille de Fleurus. Après un séjour à l'armée des Alpes, il fut affecté à Marseille après le 13 Vendémiaire. Dans cette ville, alors en pleine anarchie, il parvint à rétablir l'ordre par sa loyauté et l'aménité de son caractère qui n'excluait pas, néanmoins, la fermeté.

C'est à Toulon, puis surtout lors de son séjour à Marseille que Leclerc rencontra Paulette Bonaparte dont il s'éprit immédiatement.

Bonaparte étant parti de Paris, le 21 mars 1796, pour aller prendre le commandement de l'armée d'Italie, Leclerc obtint la

faveur de servir sous ses ordres et remplit les fonctions de sous-chef d'Etat-Major. Bonaparte écrivait alors de lui : « Il joint à beaucoup de conduite un pur patriotisme ».

Petit, mais vigoureux, maigre, pâle, plutôt laid, le visage osseux, timide et grave, Leclerc ressemblait à son général en chef, dont il imitait d'ailleurs les attitudes, les gestes et jusqu'aux mimiques. Il rasa sa moustache. Il se mit bientôt à marcher à pas courts et rapides, ses gestes se firent brusques. Il mettait les mains derrière son dos et se mit à priser et à s'exprimer en phrases brèves et saccadées.

On le surnommait « le blond Bonaparte ». Son ami, le poète Arnault, futur académicien, en trace un portrait peu indulgent « Leclerc avait plus de jugement que d'esprit... Il n'était pas exempt de présomption. Son importance allait au-delà de sa capacité bien qu'il n'en manquât pas. Son ambition était excessive mais tout cela était recouvert sous les dehors les plus graves. C'était d'ailleurs un honnête homme, dans toute la force du terme. »

Son secrétaire à Saint-Domingue, le comte de Norvins, le décrit ainsi : « Son regard était vif et spirituel, sa physionomie pleine de mouvement et d'expression. Il parlait avec facilité et portait dans la discussion des affaires une clarté et une finesse d'aperçus très remarquables. Il était infatigable d'esprit et de corps. Sévère jusqu'à l'excès pour lui-même, il était constamment indulgent pour les autres, excepté lorsqu'il s'agissait du service, mais sa douceur et son affabilité rendaient toujours l'obéissance facile. Le devoir et l'honneur furent la règle de toute sa vie. Dans toutes les conditions, la pureté de ses mœurs et l'élévation de son caractère l'avaient fait estimer. »

Il était du plus grand courage et se distingua notamment par sa conduite au feu à Castiglione et à Roveredo, où avec Desaix et accompagné d'une quinzaine d'hommes il parvint à s'emparer de quatre cents ennemis et d'un étendard.

Pour sa belle conduite en Italie, Leclerc reçut en récompense de porter à Paris les drapeaux pris à l'ennemi et la nouvelle des préliminaires de paix signés à Léoben. Pour une pareille mission, le général en chef, désireux de forcer la main à son gouvernement qui risquait de ne pas approuver tous les articles du traité, avait besoin d'un homme aussi dévoué qu'habile et l'événement prouva que nul choix n'aurait pû être plus judicieux. Dès son arrivée en France et avant d'atteindre Paris, le messenger emboucha les trompettes de la renommée et répandit le bruit que la paix était faite afin que le Directoire n'ait plus la possibilité de décevoir les Français en ne la contresignant pas.

Plus tard, lorsque Bonaparte revint d'Egypte, Leclerc le rejoignit à Paris et contribua par son énergique concours au succès du 18 Brumaire.

On assure, qu'au décours de la campagne de Saint-Domingue, le Premier Consul, en apprenant la mort de son beau-frère, se serait écrié : « J'ai perdu mon bras droit ». Leclerc était en effet un homme de valeur et de grand avenir. Il était appelé à rendre de grands services au pays. Il a souvent manqué à l'empereur.

Enfin Napoléon devait dire de lui à Sainte-Hélène : « Le capitaine-général Leclerc était un officier de premier mérite, propre à la fois au travail du cabinet et aux manœuvres du champ de bataille... en moins de trois mois, il battit et soumit cette armée noire qui s'était illustrée par la défaite d'une armée anglaise ».

PAULETTE BONAPARTE.

Marie-Paola de Bonaparte naquit à Ajaccio le 24 octobre 1780. De son père Charles, elle semble avoir hérité l'instabilité, l'activité désordonnée, fébrile, hypomaniaque, la mobilité des volontés, de sa mère Laetizia, l'indifférence à toute instruction, à toute recherche intellectuelle dont elle n'envisagea jamais la nécessité, encore moins l'utilité.

Paoletta eut en Corse une enfance heureuse, sans aucune formation, et même sans aucune surveillance. Dès l'âge de 12 ans elle était coquette et se savait jolie.

En 1793, devant le triomphe de Paoli, la famille quitta la Corse pour Toulon, et Paulette découvrit le monde en pleine effervescence de la Révolution, avec ses enthousiasmes et ses bestialités.

Laetizia et ses filles s'installèrent à Marseille où la mère se fit blanchisseuse. Paoletta devenue demoiselle de compagnie chez les Clary, mena une vie indépendante, frivole et inconséquente, mais malgré ce que certains en ont dit : « Si la conduite a été irréprochable en réalité, elle ne l'a pas été dans les apparences ». (général baron Ricard).

Elle arriva tout de même à dompter partiellement ses instincts alors qu'ils se donnaient libre cours autour d'elle et que la luxure avait succédé à la terreur, comme il est habituel.

Parmi ses très nombreux soupirants, c'est le séduisant Stanislas Fréron qui fut l'homme élu et qui semble l'avoir séduite.

Fréron, filleul de Stanislas Lesczinski, conventionnel chargé de missions à Marseille, était un viveur, ivrogne, louche, intrigant, vulgaire, véritable tyran, trafiquant de sa puissance. Il avait fait obtenir des secours à la famille Bonaparte. Paulette fut prise pour lui d'un amour éperdu dont témoignent ses lettres enflammées. Laetizia n'était pas hostile à ce mariage qu'elle sembla même favoriser, mais devenu chef de famille, Napoléon, après quelques hésitations, s'y opposa formellement.

De la même façon il s'était opposé à l'union de Paoletta avec Junot, trop impécunieux et avec Billion, marchand de savons d'Aubagne, pour la même raison.

Elle finit par s'incliner devant la décision de son frère dans le même temps où s'écroulait la carrière de Fréron : « Je préfère plutôt le malheur de ma vie, que de me marier sans votre consentement et de m'attirer votre malédiction ».

En fait Paulette n'avait rien d'un grande amoureuse. C'était une Bonaparte, une vraie sœur de son frère Napoléon. Si elle était bien née pour l'amour, c'était cependant sans sentimentalité. Pour elle l'amour était avant tout l'affirmation d'elle-même, le moyen de satisfaire son appétit de gloire et de renommée.

Elle était d'ailleurs trop superficielle pour être capable de grandes amours. Arnault, la décrit ainsi quelques jours avant son mariage : « Singulier composé de ce qu'il y avait de plus complet en perfection physique et de ce qu'il y avait de plus bizarre en qualités morales. Si c'était la plus jolie personne qu'on pût voir, c'était aussi la plus déraisonnable qu'on pût imaginer. Pas plus de tenue qu'une pensionnaire, parlant sans suite, riant à propos de rien et de tout, contrefaisant les personnages les plus graves, tirant la langue à sa belle sœur, quand elle ne la regardait pas, me heurtant du genou quand je ne prêtais pas assez d'attention à ses espiègleries... Bonne enfant d'ailleurs, par nature plus que par volonté, car elle n'avait aucun principe et capable de faire le bien, même par caprice ».

LE MARIAGE DE LECLERC ET DE PAULETTE.

Dès la rupture avec Fréron, ordonnée par Bonaparte, celui-ci fit venir sa sœur, accompagnée de l'oncle Fesch, à Milan où elle retrouva Leclerc.

A Marseille, Paulette n'avait pas distingué Leclerc parmi ses soupirants, malgré l'amour qu'il lui portait. Il était en effet plus réservé que brillant et ne sut pas lui dire les mots qu'il aurait voulu et qu'il aurait fallu.

En Italie, chargé de la correspondance politique, Leclerc voyait Bonaparte tous les jours et, soit qu'il ait alors trouvé le courage d'avouer à son général son amour pour Paulette, soit que celui-ci l'ait libéré de sa timidité, il semble que le général en chef avait déjà décidé leur union quand sa sœur quitta Marseille à la fin de décembre.

Leclerc avait une fortune honorable, ce qui comptait beaucoup pour Napoléon, de la culture et de l'avenir.

Inquiet de la frivolité et de la dissipation de sa sœur qui risquaient de compromettre sa propre renommée, Bonaparte hâta le mariage.

Le 20 avril 1797, jour de son départ de Milan pour Paris, Leclerc, accompagné de Paulette, se rendit chez le général Berthier. Celui-ci, chef d'état-major, administrait l'état-civil des officiers français.

Les deux fiancés firent par devant lui la déclaration rituelle selon laquelle ils voulaient « contracter ensemble l'acte de mariage, conformément aux lois de la République », déclaration qui allait rester affichée sur la porte du bureau de Berthier pendant toute l'absence du fiancé.

A son retour en Italie, Leclerc retrouva Bonaparte, Joséphine et Paulette à Mombello, à quatre lieues de Milan. Il venait chaque jour faire sa cour, de la ville au château.

La cérémonie religieuse fut célébrée par le curé de la bourgade voisine de Bovisio, en la chapelle de Mombello, le 14 juin 1797 d'une façon sommaire avec Fesch et Nicolas Leclerc, frère du marié, comme témoins.

On avait attendu Laetizia qui profita de l'occasion pour faire bénir le mariage d'Elisa et de Bacciocchi, désapprouvé par Bonaparte.

Le surlendemain les contrats furent signés chez un notaire de Milan, en présence de Laetizia, de Napoléon, de Louis et de Joseph qui avait été nommé entre-temps, Ambassadeur de la République à Rome.

Les trois frères Bonaparte garantirent une dot de 40.000 livres tournois. En échange Paulette abandonnait toute prétention à l'héritage de ses parents, ou de tout autre membre de la famille. Leclerc ajoutait un tiers de cette somme, comme apport personnel. Le contrat précisait, assez ingénument, que le mariage serait consommé dès que les parties le demanderaient.

Après quelques agapes, Napoléon convia les jeunes époux à une excursion au lac de Côme, au cours de laquelle des réceptions officielles étaient prévues.

Le général en chef, accompagné de son état major, présidait les cérémonies. Paulette se prélassait dans un carosse escorté par un peloton de dragons. Elle assistait avec ravissement à leur réception à Côme par les notabilités encadrées de la garde nationale et des légionnaires cisalpins et polonais, convoqués tout exprès pour la circonstance. Elle prenait goût à ces manifestations théâtrales, à l'agencement desquelles son frère devenait de plus en plus entendu.

Paulette aimait vraiment celui qui lui avait été choisi par le héros de sa famille et l'appelait « son petit Leclerc » ou « son gentil gamin ». Lui, était fou d'elle.

Dix mois après son mariage, le 20 avril 1798, elle mettait au monde un garçon dont la grand-mère paternelle, Madame Louise Leclerc-Musquinet et Napoléon allaient être la marraine et le parrain. Le père avait tenu à adjoindre à leurs prénoms celui de Dermide qu'il avait trouvé dans les poèmes épiques d'Ossian, alors à la mode et qui devait être le prénom usuel du nouveau-né.

Le baptême eut lieu le 29 mai à Milan avec un appareil princier, dans les salons du palais Grazziani, résidence des Leclerc et où s'étaient réunis les nouveaux chefs de l'Armée d'Italie. Durant la cérémonie, les canons tiraient des salves, on avait placé des fanfares sous les fenêtres. La garnison avait pris les armes. Les trompettes sonnaient et les tambours battaient.

Quoi qu'elle fut très fatiguée, Paulette était aux anges. Elle trônait seule, Joséphine n'étant plus là pour lui porter ombrage.

Le séjour en Italie allait toucher à sa fin. Pressé par sa femme, jalouse de posséder équipages et bijoux, Leclerc ne songeait qu'à se procurer de l'argent, ce qui lui valut de se fâcher avec son chef direct, le général Brune, successeur de Bonaparte, accusé par lui de ne point lui permettre ces butins légitimes auxquels celui-ci avait accoutumé ses généraux. Bonaparte, alors en Egypte, n'était plus là pour protéger son beau-frère contre lequel les agents civils du Directoire à Milan prenaient parti.

Le couple rejoignit Paris et s'installa le 17 juillet rue de la Ville-L'Evêque, dans un hôtel qui leur avait été indiqué par le ménage Michelot. Jean-Paul-Louis Michelot, employé dans l'administration des subsistances militaires, était un ami du général Leclerc. Les deux couples sympathisèrent et une amitié durable s'établit entre eux. Paulette les avait surnommés « Poulot » et et « Poulotte ». Michelot devait devenir ultérieurement l'intendant des biens de Pauline.

Leclerc, qui était un des officiers les plus cultivés de l'armée, profita de son séjour à Paris pour faire enseigner chez Madame Campan, Paulette, dont il n'avait pas tardé à mesurer toute l'étendue de l'ignorance encyclopédique.

Peu après son retour en France, le 10 octobre 1798, Victoire-Emmanuel Leclerc acheta rue de Courcelles une maison pour y habiter puis fut déclaré adjudicataire du domaine de Montgobert à l'audience des criées de la Seine, à la dernière enchère de 142.000 francs, soit à peu près 500.000 francs actuels.

Le général Leclerc s'attacha vite, entre deux campagnes, à son beau domaine de Montgobert où Paulette le rejoignait à la belle saison. Estimant que le château n'était pas assez vaste, il le rehaussa d'un étage en attique. Il changea le parterre à la française pour un jardin paysager plus à la mode, qui se continuait jusqu'à la façade même du château, le contournait et venait recouvrir de ses gazons arrondis et de ses molles allées la symétrique cour d'honneur. De 1799 à 1802, Leclerc fit de nombreuses acquisitions qui agrandirent son domaine.

Il ne se désintéressait pas du village dont il était maire, ni de ses administrés. En 1800, il fit libérer par Fouché le citoyen Berthaud, ex-curé de Montgobert. Le village n'avait fourni qu'un nom à la liste des émigrés : celui d'un domestique, Antoine Leblanc

qui avait voulu rester fidèle à un maître inconnu. Leclerc le fit rayer de la liste fatale.

MORT DU GENERAL LECLERC.

Les préliminaires de paix signés le 1^{er} octobre 1801 avec l'Angleterre changeaient la face des choses et la France pouvait enfin s'occuper de ses colonies trop souvent négligées. La plus importante d'entre elles, Saint-Domingue, était l'objet des convoitises secrètes de l'Angleterre qui profitant des troubles de la Révolution, avait, après plusieurs tentatives, poussé les noirs à la révolte, afin de soustraire cette riche colonie à la domination de la France.

Les noirs insurgés avait chassé ou massacré les blancs, et l'anarchie régnait partout. Toussaint-Louverture s'était mis à la tête de l'insurrection et était devenu dictateur de l'île.

La reprise en main de Saint-Domingue devait surtout servir de point d'appui à la possession de l'immense Louisiane que l'Espagne venait de retrocéder à la France.

Envoyé par Bonaparte pour pacifier Saint-Domingue, Leclerc demanda à être accompagné de Paulette. Celle-ci fut très réticente à cette idée, mais Bonaparte lassé de la liaison de sa sœur avec l'acteur Rapenouille, dit Lafon, liaison qui nuisait à son prestige, lui imposa de suivre son mari aux Antilles.

Le triste Fréron était de l'expédition. Il avait, en effet, été nommé, par pitié, sous préfet de Cayes. Par une pudeur dont on doit savoir gré à sa mémoire et peut-être par égard pour Leclerc qui gardait de la sympathie pour lui et qui avait d'ailleurs approuvé sa désignation, Fréron refusa d'embarquer avec le couple sur le vaisseau-amiral « l'Océan » et prit place, un peu plus tard sur le « Zélé ».

Leclerc rétablit l'ordre rapidement à Saint-Domingue. Après avoir été vaillant soldat, il se montra administrateur habile et éclairé ; et Bonaparte lui écrivait : « Vous êtes en train d'acquérir une grande gloire. La République vous mettra à même de jouir d'une fortune convenable et l'amitié que j'ai pour vous est inaltérable. »

Au mois de mai 1802, la fièvre jaune vint à frapper les troupes. En quelques semaines l'épidémie allait tuer 1.500 officiers, 25.000 soldats, 8.000 marins, 2.000 fonctionnaires civils, 750 médecins militaires.

Fréron périt, non pas du vomito-negro, mais d'une dysenterie et, à l'occasion de sa mort, Leclerc fit preuve d'une singulière grandeur d'âme en écrivant à l'amiral Decrès, ministre de la Marine : « Fréron est mort pauvre... Il a cherché à m'être utile dans tous les temps de sa puissance et je regarderai comme s'ils m'étaient personnels les bienfaits que le gouvernement accordera à sa famille. »

Avec acharnement Leclerc tint tête à l'adversité : « Depuis que je suis ici, je n'ai eu que le spectacle d'incendies, d'insurrection, d'assassinats, de morts et de mourants. Mon âme est flétrie, aucune idée riante ne peut me faire oublier ce tableau hideux. »

Si tout, en Paulette, semblait n'être que légèreté, frivolité et insouciance, il existait chez elle un dur noyau Bonaparte qui se manifesta plusieurs fois dans sa fidélité à son frère, dans son sens de la grandeur de la France et dans son courage moral et physique. A Saint-Domingue, elle repoussa les incitations de Leclerc qui lui conseillait de regagner la France « Vous avez peur, vous autres, moi non, je suis la sœur du général Bonaparte et je n'ai peur de rien. » Elle fait jurer à Norvins de les tuer, elle et son fils si les rebelles risquent de les prendre vivants. Le 7 octobre Leclerc écrit au Premier Consul « C'est un modèle de courage, elle est bien digne d'être votre sœur. »

On surnommait ses réceptions « Les rendez-vous dans la chambre mortuaire » mais tout le monde respectait le courage de la jeune femme qui s'obstinait à les donner.

Avec des prodiges de bravoure, ne disposant plus que de 2.000 hommes, Leclerc parvint à briser l'insurrection des noirs puis il se réfugia dans l'île de la Tortue où il tomba malade le 22 octobre. Le 29 octobre, malgré ses vomissements de sang et ses horribles douleurs craniennes et rachidiennes, il se levait encore pour s'entretenir avec Paulette et ses aides de camp et donna ses ordres pour que le général de Rochambeau lui succède au gouvernement de l'île et pour que soient rapatriés Paulette et Dermide. Il mourut dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre 1802.

Avec un grand courage, Paulette assista son mari en proie à de cruelles souffrances jusqu'au dernier moment, et Bonaparte devait dire de sa sœur préférée : « Pauline, la plus belle femme de son temps, a été et demeurera jusqu'à la fin la meilleure créature vivante. » Il écrivait à Leclerc dans une lettre que celui-ci ne reçut d'ailleurs pas : « Je suis très content de la conduite qu'a tenue Paulette. Elle ne doit pas craindre la mort, puisqu'elle mourrait avec gloire en mourant dans une armée et en étant utile à son mari. Tout passe promptement sur la terre, hormis l'opinion que nous laissons empreinte dans l'histoire ».

A la façon antique, Paulette fit couper ses cheveux et les répandit sur le visage de son mari, ce que son frère commenta cyniquement « Elle sait bien qu'ils repousseront plus beaux ». Elle plaça le cœur de son mari dans une urne d'or portant cette inscription :

*Paulette Bonaparte, mariée au général
Leclerc, le 20 prairial an V, a enfermé
dans cette urne, son amour auprès du
cœur de son époux dont elle avait partagé
les dangers et la gloire. Son fils
ne recueillera pas le triste et cher
héritage de son père, sans recueillir
celui de ses vertus ;*

Elle fit embaumer le corps, placé dans un riche cercueil de cèdre, et le 8 novembre 1802, elle s'embarqua pour la France avec la dépouille mortelle de Leclerc, sur le vaisseau anglais de haut bord, le « Swiftsure » récemment capturé par l'amiral Ganteaume.

La traversée dura deux mois, durant lesquels Paulette demeura prostrée dans sa cabine. De toute évidence, elle regrettait son mari avec lequel mourait sa jeunesse. Elle lui avait fait bien des infidélités mais cela n'avait pas pour elle une grande importance et parmi les amours de sa vie, celui qu'elle nourrit pour « son petit Leclerc » fut un des plus profonds. Ce mari lui était d'autant plus cher qu'il lui avait été désigné par son frère, lequel éprouvait pour son ancien collaborateur de l'armée d'Italie une estime qui ne se démentira jamais.

Le « Swiftsure » arriva le 1^{er} janvier 1803 en rade de Toulon. Après une quarantaine réduite pour elle à quinze jours et observée aux Nazarettes près de Tamaris, Paulette, emportant le cœur de son mari dans son urne d'or prit la route vers Paris dans la voiture de Lauriston.

Transporté du « Swiftsure » à bord de la frégate « La Cornélie » et de là à Marseille, le corps du général recevait des honneurs magnifiques ordonnés par le Premier Consul, lequel avait pris le deuil et l'avait fait prendre aux grands corps de l'Etat. Dans son cercueil de cèdre, le corps du général traversa majestueusement la France en un convoi militaire dirigé par le général Bruyère. Il fut accueilli dans toutes les villes où il passait, par des cérémonies funèbres et des défilés de troupes. Tous les évêques étaient invités à faire dans leur cathédrale son éloge funèbre. Il parvint ainsi à la fin de février en l'église de Villers-Cotterêts où il fut exposé durant douze jours.

Portalès, conseiller d'Etat chargé des affaires concernant les cultes avait envoyé le 10 février 1803 ses instructions à l'Evêque de Soissons : « Je vous invite, au nom du gouvernement à donner aux funérailles toutes la pompe possible... La cérémonie doit être faite avec la plus grande solennité ; tout le clergé doit y être invité, l'église doit être tendue de noir, toutes les autorités civiles et militaires doivent y assister... Une demi-journée avant l'arrivée du corps à Villers-Cotterêts, le clergé du lieu se tiendra à la porte de la ville pour le recevoir et le conduire à l'endroit où il doit être reposé. »

Pauline remercia l'église de Villers-Cotterêts en lui offrant un orgue qui fut utilisé jusqu'en 1895.

Le 9 mars 1803, Leclerc était inhumé en sa terre de Montgobert, dans le tombeau édifié par l'architecte Fontaine. Paulette, qui était arrivée quelques jours plus tôt à Paris chez son frère Joseph à l'hôtel de Marbeuf ne vint pas à Montgobert pour assister aux funérailles de son mari. On s'accorda pour l'excuser en raison de ses fatigues qui étaient réelles, mais elle ne faisait aucun effort pour les surmonter. Enfin surtout la tristesse l'excédait et elle fuyait les cérémonies pénibles.

Paulette avait voulu que Leclerc reposât au milieu du domaine de Montgobert qu'il avait tant aimé. Le cercueil fut placé, au milieu d'un sarcophage de grès, dans un caveau construit sous les frondaisons du parc. Fontaine, architecte de l'Empereur, éleva au-dessus du caveau une borne de grès de trois-mètres de haut, dont chacune des deux faces porte pour tout ornement un casque romain, un glaive, une couronne de lauriers sculptés par un ancien officier nommé Laudier qui y travailla pendant six mois. En décembre 1804, se plaignant que la pierre soit trop dure à travailler, il obtint que son forfait soit porté de 500 à 850 francs, mais le travail ne fut cependant jamais terminé.

La sépulture a été violée et pillée lors de chaque grande invasion : en 1815, 1870, 1914, 1918 et 1940 et il ne demeure plus rien des restes de Leclerc ni de son fils Dermide qui fut enterré à ses côtés en 1804.

Napoléon commanda au sculpteur Lemot une statue du général Leclerc, d'une grande dimension et d'une rare ressemblance. Elle figura au Panthéon parmi les statues des hommes illustres et fut rendue au Maréchal Davout par Louis XVIII lorsque le Panthéon redevint l'église Sainte-Genève. Le Maréchal l'avait placée dans le parc de son château de Savigny-sur-Orge et, en 1868, la vieille Maréchale Davout, sœur de Leclerc, en fit don à la ville de Pontoise.

Leclerc n'a eu de son mariage avec Paulette Bonaparte qu'un fils né à Milan et qui mourut à l'âge de six ans. Il avait deux frères l'un Préfet et l'autre, Leclerc des Essarts, général de brigade et deux sœurs qui allaient devenir l'une la Maréchale Davout, Princesse d'Eckmühl, duchesse d'Auerstaedt et l'autre la comtesse Friant, femme du général qui commanda sous l'Empire les grenadiers à pied de la Garde Impériale. La Maréchale Davout disait, en parlant de son mariage : « Je me serais trouvée la plus favorisée des femmes, si mon admirable frère eut pu être témoin du bonheur qu'il m'avait assuré avant de s'embarquer pour une expédition dont il connaissait les difficultés et les dangers. »

PAULINE A MONTGOBERT.

Moins de dix mois après son deuil, Paulette épousait le prince Camille Borghèse, d'assez vilaine figure, mais d'une richesse colossale et sur l'ordre de son frère allait partir vivre à Rome. La cérémonie religieuse avait eu lieu le 28 août 1803 chez Joseph Bonaparte à Mortefontaine où avait déjà été célébré le 20 janvier 1800 le mariage de Caroline et de Murat. Les délais de deuil légal et de viduité n'ayant pas été respectés Bonaparte fut tenu pendant deux mois dans l'ignorance complète du mariage de sa sœur si bien qu'il continuait à l'inviter seule aux cérémonies officielles. Furieux d'avoir été joué par sa sœur et sa famille il s'arrangea pour ne pas assister au mariage civil qui eut lieu le 5 novembre 1803 à Mortefontaine et ordonna à sa sœur d'aller vivre à Rome.

En mai 1804, Paulette reçut comme ses sœurs le titre de Princesse Impériale et troqua son prénom qu'elle jugeait trop puéril

contre celui plus sérieux de Pauline qui faisait penser à l'antiquité, à Corneille et qui avait un son héroïque et rare.

Le général Leclerc avait laissé pour héritier son fils Louis-Napoléon-Dermide, filleul de l'Empereur. Il mourut à Frascati le 14 août 1804, âgé de 6 ans, en état de mal épileptique alors que sa mère était aux bains de Lucques. A cette annonce, Pauline eut de véritables crises nerveuses et renouvelant le grand geste qu'elle avait eu pour Leclerc, elle fit couper sa chevelure pour la faire enterrer avec son fils.

Il est vrai qu'elle fut en proie à de cuisants remords et qu'elle se reprocha d'avoir elle-même causé la mort de son fils en l'emmenant à Rome.

Pauline fit valoir auprès de Napoléon l'obligation où elle était de faire inhumer le petit Dermide auprès de son père à Montgobert et son frère se rendit à cet argument, ce qui permit à Pauline de figurer au couronnement du 2 décembre.

Elle venait assez souvent à Montgobert et fit construire dans le parc un « Ermitage » dans la mode du temps. Il s'agissait d'un pavillon rond couvert de chaume, surmonté d'un campanile avec une cloche. Cette construction n'existe plus depuis 1940.

Un des séjours de Pauline à Montgobert a été rapporté par Alexandre Dumas.

On sait que le célèbre romancier est une des gloires de Villers-Cotterêts. Son père, Thomas-Alexandre Dumas-Davy de la Paillerie, était un mulâtre né à Saint-Domingue en 1762. Alors qu'il était devenu lieutenant-colonel des Hussards, Thomas épousa le 28 novembre 1792 la citoyenne Marie-Louise Elisabeth Labouret, fille du Commandant de la Garde-Nationale de Villers-Cotterêts et propriétaire de l'hôtel de l'Ecu de France, ultérieurement « Hôtel de l'Epée ».

Le couple établit son domicile rue de Lormet. Thomas-Alexandre Dumas avait connu Marie-Louise le 15 août 1789, alors que son régiment des Dragons de la reine cantonnait à Villers-Cotterêts chez l'habitant. Elle avait d'emblée été sensible à ses belles manières.

Les séjours du général Dumas à Villers-Cotterêts ne manquèrent pas de marquer la ville. C'était en effet un mulâtre, et un colosse d'une force telle que ses exploits, pourtant connus, méritent d'être rappelés.

Un soir, alors qu'il était en galante compagnie dans une loge du théâtre de la Montansier, il saisit à bout de bras un mousquetaire qui était venu le provoquer et le projeta comme l'aurait fait une catapulte, au milieu du parterre.

Au manège, en passant sous une poutre, il était capable de saisir celle-ci entre ses bras et de soulever son cheval entre ses cuisses serrées.

Il pouvait porter deux hommes sur sa jambe pliée et traverser ainsi une pièce à cloche-pied. Il était capable de tenir quatre fusils à bras tendus, en introduisant les doigts dans les canons.

Le général Thiébault affirme que « c'était un des hommes les plus braves, les plus forts, les plus agiles que j'aie jamais vus... Quoiqu'on pût lui donner le titre de premier soldat du monde, il n'était pas fait pour être général... Je m'étais attaché à lui à cause de la bonté et de la distinction avec lesquelles il me traita pendant une expédition que je fis avec lui dans le Tyrol. Il est le seul homme de couleur à qui j'ai pardonné sa peau. »

Le général revint à Villers-Cotterêts en 1801, où le romancier naquit le 5 Thermidor an X (24 juillet 1802). Fou de joie d'avoir enfin un fils, son père écrivait au général Brune, le parrain : « Le gaillard vient de pisser par-dessus sa tête, c'est de bon augure, hein ! »

La famille habitait à Villers-Cotterêts un petit château entouré d'eau, nommé « Les Fossés ».

A l'automne de 1805, quelques mois avant sa mort, le général conduisit son fils à Montgobert. Le récit de cette visite à Pauline est trop savoureux pour n'être pas rapporté.

« Au bout d'une demi-heure, nous étions arrivés au château de Montgobert. Là, la livrée était verte, et non plus rouge comme chez Madame de Montesson.

On nous fit, de même que chez Madame de Montesson, traverser une file d'appartements, au bout desquels nous entrâmes dans un boudoir tout tendu en cachemire.

Une femme était couchée sur un sofa. Mais celle-là était très jeune et très belle même ; si belle que moi, enfant, cette beauté me frappa.

Cette femme c'était Pauline Bonaparte, née à Ajaccio en 1780, veuve du général Leclerc en 1802, femme, en 1803, du prince Aldobrandini Borghèse, et séparée de son mari en 1804.

C'était une charmante créature que celle qui s'offrait à moi, toute petite, toute gracieuse, toute chaste ; elle avait de petites pantoufles brodées que lui avait sans doute données la fée, marraine de Cendrillon. Elle ne se leva pas lorsqu'entra mon père. Elle étendit la main et souleva la tête, voilà tout. Mon père voulait s'asseoir à côté d'elle sur une chaise ; elle le fit asseoir à ses pieds qu'elle posa sur ses genoux, jouant du bout de sa pantoufle avec les boutons de son habit.

Ce pied, cette main, cette délicieuse petite femme, blanche et potelée, près de cet Hercule mulâtre, toujours beau et puissant malgré ses souffrances, faisaient le plus charmant tableau qui se puisse voir.

Je regardais en riant. La princesse m'appela et me donna une bonbonnière d'écaillé, tout incrustée d'or.

Ce qui m'étonna, c'est qu'elle vida les bonbons qui étaient dedans pour me donner la boîte. Mon père lui en fit l'observation. Elle se pencha à son oreille, lui dit quelques mots tout bas, et tous deux se prirent à rire.

Dans ce moment, la joue blanche et rose de la princesse effleura la joue brune de mon père ; lui parut plus brun ; elle plus blanche ; tous deux étaient superbes.

Peut-être ai-je vu cela avec mes yeux d'enfant — ces yeux pleins d'étonnement de tout ; — mais, si j'étais peintre, à coup sûr, je ferais un beau tableau de ces deux personnages.

Tout à coup, on entendit le son du cor dans le parc.

— Qu'est cela ? demanda mon père.

— Oh ! répondit la princesse, ce sont les Montbreton qui chassent.

— Mais, dit mon père, voici la chasse qui se rapproche ; l'animal va passer dans cette allée ; venez donc voir, princesse.

— Oh ! ma foi non, mon cher général, dit-elle ; je suis bien et je ne me dérange pas ; cela me fatigue de marcher : portez-moi si vous voulez.

Mon père la prit dans ses deux mains, comme fait une nourrice d'un enfant, et la porta à la fenêtre.

Il la tint là, dix minutes à peu près. L'animal ne voulait pas débucher. Enfin, il traversa l'allée, puis les chiens vinrent après lui, puis les chasseurs après les chiens.

La princesse fit un signe aux chasseurs avec un mouchoir qu'elle tenait à la main.

Ceux-ci répondirent avec leurs chapeaux.

Puis mon père la reposa sur le canapé, et reprit sa place auprès d'elle.

Je ne sais plus ce qui se passa derrière moi. J'étais tout entier à ce cerf qui venait de franchir cette allée ; à ces chiens, à ces chasseurs ; tout cela était autrement intéressant pour moi que la princesse. Son souvenir cesse donc entièrement pour moi à ce salut fait de sa main blanche et avec son mouchoir blanc.

Je ne l'ai jamais revue depuis. Mais je l'avais si bien vue ce jour-là que je la vois encore aujourd'hui.

Restâmes-nous à Montgobert ou revinmes-nous le même jour à Villers-Cotterêts ? Je n'en sais plus rien. »

SUCCESSION DU GENERAL LECLERC.

Le général Leclerc avait laissé pour héritier son fils Dermide sous réserve du legs universel en usufruit qu'il avait consenti à sa femme par donation mutuelle d'octobre 1801.

Le lendemain de sa mort, le corps de Dermide fut transporté dans la cathédrale de Frascati « avec la pompe usitée au décès des princes ». Il fut remis le 13 septembre 1804 à un délégué, Paul Posi, et ramené à Montgobert.

Dermide Leclerc laissait la moitié de son héritage à sa mère et l'autre à sa grand-mère Madame Leclerc-Musquinet.

La princesse Borghèse avait confié le soin de ses intérêts à l'intendant général de ses maisons et affaires Jean-Paul-Louis Michelot. Le frère aîné du général, le comte Jean-Louis Leclerc, préfet de la Meuse, s'occupait de ceux de sa mère.

Après que Louis XVIII eut banni hors du royaume les membres de la dynastie déchue et les eut obligés à se défaire de toutes leurs propriétés, Pauline, retirée à Rome, chargea son intendant Michelot de vendre à Antoine-Joseph Edon, notaire à Paris, par acte du 19 novembre 1815, les trois-quarts en plein propriété et l'usufruit de la moitié de l'autre quart des domaines de Montgobert, de Soucy et de la Grange-aux-Monts pour le prix de 180.000 francs. Le 8 avril 1817, Michelot devenu un des administrateurs des subsistances militaires acquérait de Madame Leclerc sa part des mêmes domaines, moyennant 100.000 francs.

ACQUISITION DE MONTGOBERT PAR LE MARECHAL DAVOUT.

Le lendemain même de cette opération fictive, Edon et Michelot cédaient les biens au comte Leclerc pour l'usufruit et à S. E. Monseigneur Louis-Nicolas Davout, duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmuhl, maréchal et pair de France et à la princesse sa femme pour la nue-propriété. La cession était faite pour le prix de 300.000 francs.

Louis XVIII avait, en effet rendu en 1817, au duc d'Auerstaedt son bâton de maréchal de France.

Le nom glorieux qui venait ainsi s'ajouter à l'histoire de Montgobert était celui d'un des meilleurs soldats de l'épopée impériale dont la victoire d'Auerstaedt était assez brillante pour égaler, sinon dépasser l'éclat de celle d'Iéna, livrée par l'Empereur le même 14 octobre 1806.

Le Maréchal Davout était allié aux Leclerc. En effet, il avait épousé en 1801 Louise-Amélie-Julie, sœur du comte et du général et se trouvait ainsi presque le beau-frère du Premier Consul. C'était un homme de très grande qualité ; intelligent, honnête jusqu'à l'intégrité, excellent tacticien, homme d'honneur, passionnément dévoué à l'Empereur.

Il ne semble pas avoir jamais séjourné à Montgobert dont son beau-frère était du reste usufruitier.

Jusqu'alors Madame Leclerc, sa fille la maréchale et son fils étaient restés solidaires, et unis par la haine qui les animait pour une question d'héritage à l'égard du général et de Madame Friant, ainsi qu'il ressort de plusieurs lettres de Madame Leclerc à sa fille Louise : « ...Il (Friant) fait tout cela pour je finisse, je vas me soigné pour que son entreprise nait point de réusssite. Je vas tâcher d'oublier un être pareille. Il m'a dit que sa famille était de

la canaille. Il en est le chef... J'ai un bien grand mal de tête. Je vas mangé une petit soupe et me couché et mal de tête se passera. »

Ce nouvel arrangement, laissant au comte Leclerc l'usufruit du domaine dont les Davout devenaient propriétaire, allait, ainsi qu'il est habituel, devenir l'occasion de conflits entre le préfet et sa sœur, comme en font foi de nombreuses lettres inédites.

Le comte Leclerc, vieux garçon, maniaque, âpre au gain, avare, s'était déjà plaint à sa mère que la propriété lui coûtait trop chère et était peu rentable : « La toiture est à refaire... le verger est de peu de produit... les bois ne rapportent pas... la ferme tombe en ruine. »

Le conflit devint plus aigu lorsque sa sœur devint propriétaire et lui demanda des comptes sur l'inventaire du château. La maréchale Davout adorait en effet Montgobert où elle fit de très nombreux séjours. Les discussions descendirent jusqu'aux détails les plus mesquins. Bien que le préfet se défende auprès de la maréchale que « nos petites querelles d'intérêt n'auront jamais le pouvoir d'étouffer les sentiments de la nature », il ne lui en reprocha pas moins que ses « plaintes sont mal fondées... le pot à eau et la cuvette ont été emportés par mégarde... on n'a point enlevé de couverture de laine, ni belle ni laide... la couverture de coton que tu as réclamée m'a été donnée par ma mère » etc... etc...

Madame Leclerc-Musquinet, si elle était assez peu cultivée ainsi qu'en témoigne son orthographe, n'en était pas moins une maîtresse femme et continua toujours à soutenir sa fille préférée : « Je suis charmée que tu sois contente de Mon gobert, tu est de mon gout chère amie, je l'ait trouvé de même et j'ai eu bien du chagrin lors que j'ai craint qu'il ne nous échape, enfin chère amie tu le tien... Cets à toit mon gobert et plusieurs autres chosse tes diamans ta partenais. Il faut songé à tout cela chère amie. » Elle la conseille même de la façon la plus intime : « Il faut de la force. Cets le repos qui en donne... assure M. le maréchal de toute ma tendresse que je l'engage à la patience et au courage que toit si tu mécouste il faut faire chambre à part, il faut du repos » et elle conclut une autre lettre de façon charmante : « Je finis en t'embrassant de tout mon cœur. Ta bonne et bien ennuiée mère. Cet bien long 82 ans. Ma main me refuses. Jai mis bien du temps pour ce chef d'œuvre. »

LA DESCENDANCE DES DAVOUT A MONTGOBERT.

Les Davout avaient eu cinq enfants dont trois filles. La deuxième Adèle-Napoléone se maria le 14 mars 1827 au comte Etienne-Armand-Napoléon de Cambacérès qui était le second fils de Jean-Pierre-Hubert de Cambacérès, baron de l'Empire, général de brigade et le neveu de l'Archichancelier.

La maréchale Davout vendit en 1831 à Etienne de Cambacérès le domaine de Montgobert dont le prix représentait la dot de sa femme. Il s'attacha au domaine et à la région et fut élu député

de l'Aisne en 1842. Il était alors dans l'opposition et appuya ultérieurement la politique du prince-président Napoléon et siégea au Corps législatif de 1852 à 1857.

Tout le village était d'ailleurs bonapartiste et le plébiscite du 21 décembre 1851 donna 91 oui sur 91 votants et 94 inscrits.

En 1852, le comte de Cambacérès fit élever une école pour les jeunes filles qu'il confia aux Sœurs des écoles chrétiennes de la Miséricorde. Il avait aussi procuré, en 1846, une école pour les garçons.

Le comte et la comtesse de Cambacérès eurent deux fils dont le second Louis-Joseph-Napoléon épousa, en 1856, la princesse Bathilde-Aloyse-Léonie princesse Bonaparte, petite fille de Joseph et de Lucien et ainsi deux fois petite-nièce de Napoléon 1^{er}.

A ce couple de Louis et de Bathilde de Cambacérès s'attache une histoire curieuse et inconnue jusqu'aujourd'hui où elle a pu être reconstituée à partir de documents inédits issus des archives du château de Montgobert.

Bathilde fut en effet atteinte en 1858 d'un kyste de l'ovaire. Le diagnostic en fut établi par les plus grands médecins de l'époque : Cruveilhier, Bouillaud, Rayer, Nelaton, Velpeau.

Devant l'échec du traitement classique, son mari Louis de Cambacérès et sa belle-mère, Adèle Davout, firent intervenir des homéopathes. En effet l'homéopathie avait fait son apparition en France quelques décennies auparavant, et était assez à la mode chez les grands. Un conflit aigu s'éleva bientôt entre les homéopathes et les médecins traditionalistes et surtout dans le sein de la famille.

Alerté par la princesse Mathilde, Napoléon III intervint auprès de Louis de Cambacérès dans les termes les plus vifs, contenus dans cette lettre inédite :

« Mon cher Comte, les nouvelles que je reçois de la santé de ma nièce me forcent à vous envoyer pour la dernière fois un ordre formel, et comme souverain et comme chef de famille. J'exige, j'ordonne, que ma nièce soit remise entre les mains du Docteur Rayer qui laissera auprès d'elle un médecin de sa confiance pour surveiller l'emploi du remède qu'il aura ordonné. Je veux que tous les homéopathes ou empiriques soient éloignés de la maison.

Vous comprendrez, j'en suis persuadé, quel est le sentiment qui me guide dans cette triste circonstance. Il m'est impossible de permettre que ma nièce continue plus longtemps un traitement condamné par tous les hommes sensés comme par la Faculté. Il y a des personnes qu'on fait mourir par méchanceté, d'autres par l'absurdité des remèdes, mais le résultat est le même, et c'est ce que je ne puis tolérer. Vous exécuterez cet ordre, je l'espère, et si vous ne l'exécutez pas, j'aurais recours à la justice. Recevez l'assurance de mes sentiments. » signé : Napoléon.

Bathilde, princesse Bonaparte, comtesse de Cambacérès, mourut le 8 juin 1861, en son hôtel, 99, rue de l'Université à Paris et ses

obsèques furent célébrées le mercredi 12 juin, en sa paroisse Sainte-Clothilde.

Le corps de Bathilde fut ramené à Montgobert et inhumé dans l'ancienne chapelle seigneuriale, devenue église du village. Il repose sous un autel de bois qui porte deux écussons ovales dans un manteau sommé d'une couronne de comte.

La violence du conflit et la passion qui animèrent les protagonistes sont bien symbolisées dans le testament moral que Louis de Cambacérès devait léguer à ses filles Zénaïde et Léonie :

« Mes chères filles, quand vous trouverez ces papiers, je ne serai plus, pour vous expliquer ce qui s'est passé. Vos tantes Julie et Augusta, poussées par la Maréchale Suchet, la duchesse d'Albufera et la duchesse Decrès, le duc et la duchesse de Cambacérès, se sont réunis pour l'obliger à faire l'iode à votre pauvre mère. J'avais toujours résisté, mais ils sont parvenus, aidés par de misérables médecins à la tromper et à le lui faire vouloir en lui disant qu'il n'y avait pas de danger. Les médecins se nomment Rayer, Nelaton, Velpeau et Cruveilhier. Les deux derniers sont les moins coupables, quant aux deux premiers, poursuivez de votre haine tous leurs descendants et léguez cette charge à vos enfants. Ils ont assassiné votre mère que j'ai regrettée toute ma vie, parce qu'ils avaient déclaré qu'elle ne guérirait pas, mais qu'ils n'ont pas voulu que je la guérisse malgré eux. Quoi ! ils savaient que l'iode était mortelle pour elle. Lisez les consultations, et vous verrez que je l'ai fait vivre au-delà du temps qu'ils avaient fixé. L'un deux, Nelaton, a osé me dire que votre mère ne pouvait plus vivre, parce que le temps qu'il avait fixé était arrivé (ce propos était tenu au mois de janvier). Je lui ai répondu que si, par amour-propre, il voulait être un assassin, moi qui n'étais pas médecin, je ne me reconnaissais pas le droit d'égorger les gens. Malgré cela, il n'a pas cessé de continuer à amener le monde contre moi et à dire qu'il n'y avait que l'iode, qu'il avait déclaré mortel pour votre mère un an auparavant. Il a alors changé de langage et a dit qu'il n'offrait pas de danger. Lisez les lettres et vous verrez que je n'ai cédé qu'à la force. Adieu mes chères filles, et à revoir le plus tard possible dans l'autre monde. Mettez-vous en garde, pour vos maris, vos enfants et vous-mêmes contre les misérables assassins qu'on nomme médecins. Avant de mourir, je dois vous donner ce dernier conseil. »

Louis avait pourtant reçu, à l'occasion de son deuil, une lettre d'une très haute élévation de pensée de sa grand'mère, la vieille maréchale Davout, âgée de près de 80 ans, dans laquelle elle lui écrit cette phrase admirable : « Pas de plaintes inutiles, de récriminations contre les médecins qui ont toujours tort devant la mort. »

Le 2 septembre 1870, la capitulation de Sedan découvrait les provinces du nord-est et le jeudi 15 septembre Montgobert fut occupé par des fantassins prussiens qui y commirent quelques dépradations.

Le 8 décembre le conseil municipal présidé depuis 1868 par le comte Armand de Cambacérès refusa l'emprunt exigé par les troupes d'occupation sous le prétexte que l'autorisation du gouvernement français était nécessaire. La paix signée, une commission départementale fut chargée de fixer les indemnités relatives aux dommages subis mais le comte de Cambacérès refusa celles qui lui étaient personnellement dues.

En 1874, le château devint la propriété de Raoul Suchet, duc d'Albuféra par son mariage avec Zénaïde de Cambacérès, fille aînée de Louis de Cambacérès et de Bathilde Bonaparte.

Lors de la première guerre mondiale Montgobert ne vit en 1914 que quelques détachements allemands qui partirent rapidement vers le sud. La tradition orale affirme que Von Kluck aurait passé au château de Montgobert la nuit de la bataille de la Marne. Le village fut libéré et le Maréchal Maunoury, alors commandant du 6^{me} corps, établit son quartier général au château. Une plaque commémorative apposée sur celui-ci rappelle les entretiens que Joffre eut alors avec le général.

Raoul d'Albuféra avait été mobilisé avec sa voiture qui fut mise à la disposition du généralissime dont il devint le chauffeur pendant quelques mois. Cette puissante et luxueuse berline Renault a été exposée en 1968 dans la cour d'honneur du château lors du cinquantenaire de l'offensive Mangin.

Montgobert, délivré, mena pendant près de quatre ans une existence assez calme à 20 km du front. Les régiments français y séjournaient au repos, allant au front ou en revenant. Cette tranquillité s'évanouit brusquement, à l'heure même où l'on croyait tenir la victoire. L'armée allemande, profitant de la faiblesse du front au chemin des Dames, s'en empara à la suite d'une foudroyante attaque le 27 mai 1918. Deux jours plus tard, Soissons est abandonné.

Montgobert avait été évacué le 1^{er} juin. Pendant un mois et demi la vallée du Retz est le théâtre des combats violents. Chaque ravin est défendu avec acharnement et repris dès qu'il est perdu. Enfin, à l'aube libératrice du 18 juin, l'armée Mangin sortit de ses tranchées et repoussa l'ennemi le 2 août sur la rive droite de l'Aisne.

Les habitants de Montgobert étaient rentrés dès le 31 juillet, désireux de retrouver leur village et d'achever une récolte gravement compromise. Le village était détruit, les champs bossués de trous d'obus, coupés par les lignes sinueuses des boyaux et des tranchées, piétinés par les chevaux et les équipages.

Les habitants ne perdirent pas courage. Aidés par la troupe, ils récoltèrent ce qui pouvait être sauvé de la moisson et réparèrent provisoirement les blessures de leurs maisons.

Le 21 décembre 1919, sur l'initiative du maire de Montgobert, près de quarante propriétaires du village fondèrent une société coopérative de reconstruction qui put mener à bien sa tâche grâce au dévouement et à l'activité de son président, le duc d'Albuféra. La société fut dissoute à la satisfaction générale le 11 juillet 1932.

Après avoir été à la peine, Montgobert avait bien mérité d'être à l'honneur. Le ministre de la guerre l'a cité à l'ordre de l'Armée, par arrêté du 26 octobre 1920, en même temps que d'autres communes, avec ce motif :

« ont été l'objet de violents bombardements qui les ont en partie détruites. Envahies par l'ennemi de mai à juillet 1918, ont fait preuve d'un beau courage sous les obus et au cours des souffrances endurées pendant l'occupation allemande. » Cette citation valut la Croix de Guerre à la commune .

En 1932, Louis Suchet duc d'Albuféra, mari d'Anna Masséna d'Essling de Rivoli, hérita le château lors du décès de sa mère Zénaïde.

Deux plaques ornent la mairie de Montgobert en témoignage de la reconnaissance des anciens combattants et de la commune aux deux duchesses d'Albuféra qui se sont succédées et qui n'ont cessé de se dévouer aux habitants du village.

Enfin, depuis 1943, le château de Montgobert est devenu la propriété de Napoléon Suchet, comte d'Albuféra, époux de Claude de Ladoucette. Ainsi se perpétue une tradition qui associe dans une même union harmonieuse le village, son château et ses propriétaires, qui, s'ils n'ont plus les droits ni les privilèges des seigneurs de l'ancien régime, continuent à en assumer les responsabilités et les devoirs par le soin qu'ils prennent de leurs administrés.

Jacques POULET.

Médecin des Hôpitaux de Paris.

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine.

Activités de la Société Historique de Villers-Cotterêts en 1971

I. - Communications.

M. Vivant a fait une communication très intéressante sur la vie et l'action sociale du comte Pelet de la Lozère et de son épouse, M^{lle} Otto, fille de l'Ambassadeur de Napoléon 1^{er}, à Vienne, lors du mariage de l'Empereur avec Marie-Louise. Cette communication nous a d'autant plus intéressés qu'une des rues principales de Villers-Cotterêts porte le nom de Pelet-Otto.

Dans le même ordre d'idée, M. Joubert nous a retracé de façon fort complète et érudite, la vie et l'œuvre de l'illustre jurisconsulte Demolombe, né à Villers-Cotterêts où il y a également une rue portant son nom.